

TEXTE BERTRAND RUSSELL

Pour bien comprendre toute la difficulté, concentrons notre attention sur la table. A la vue elle est rectangulaire, de couleur marron et brillante, au toucher elle est lisse, froide et dure ; quand je la frappe, elle rend le son sourd du bois. Quiconque voit et touche la table, ou perçoit ces sons sera d'accord avec cette description, si bien qu'il peut sembler qu'il n'y a là nulle difficulté ; pourtant, dès que nous essayons d'être plus précis, notre embarras commence. Bien que je croie que la table est "réellement" partout de la même couleur, les parties qui réfléchissent la lumière semblent (*look*) plus brillantes que les autres, et certaines semblent (*look*) blanches à cause de la réflexion. Je sais que si je me déplace la distribution apparente des couleurs (*the apparent distribution of colours*) sur la table aura changé. Il s'ensuit que si plusieurs personnes regardent la table au même moment, il n'y en aura pas deux qui verront exactement la même distribution de couleurs, puisque deux personnes différentes ne voient pas la table sous le même angle et que tout changement de point de vue transforme la manière dont la lumière est réfléchie.

Ces différences sont en général sans importance, mais pour le peintre elles sont capitales : le peintre doit perdre l'habitude qui consiste à penser que les choses paraissent de la couleur que le sens commun leur attribue comme leur couleur « réelle », et doit apprendre à voir les choses telles qu'elles lui apparaissent. Nous voyons surgir ici une distinction parmi les plus embarrassantes philosophiquement – la distinction entre « apparence » et « réalité » - entre ce que les choses semblent être et ce qu'elles sont. Le peintre veut saisir l'apparence des choses, l'homme pratique [l'homme tourné vers l'action] et le philosophe veulent connaître les choses telles qu'elles sont : mais le désir du philosophe de connaître la réalité est plus grand que celui de l'homme tourné vers l'action, et il est aussi plus préoccupé quand il se rend compte de la difficulté de la réponse.

Revenons à la table. D'après ce que nous venons de voir, il est clair qu'il n'y a pas de couleur qui puisse être tenue pour la couleur de la table, ou même d'une de ses parties – elle apparaît diversement colorée selon les différents angles de vue et il n'y a aucune raison de considérer que l'un des ces couleurs est plus réellement sienne qu'une autre. Et nous savons bien que même d'un point de vue donné, la couleur semblera autre sous une lumière artificielle, différente encore pour un daltonien ou pour un individu portant des lunettes bleues, que dans l'obscurité il n'y a plus du tout de couleur, alors qu'au toucher et à l'ouïe la table est restée identique. Cette couleur n'est donc pas inhérente à la table, mais dépend de la table, du spectateur et de la lumière qui l'éclaire. Quand nous parlons dans la vie quotidienne de la couleur de la table, nous avons en vue la nuance qui semblera la sienne à un spectateur normal et dans des conditions habituelles d'éclairage. Mais les autres couleurs liées à des conditions différentes méritent tout autant d'être prises en considération ; et donc, par esprit de justice, nous devons nier que la table, en elle-même (*in itself*), possède quelque couleur déterminée que ce soit.

Bertrand Russell, « Apparence et réalité », *in Problèmes de philosophie* (1912), Payot.

TEXTE 1 AYER

Cet argument [de l'illusion], tel qu'il est formulé ordinairement, est basé sur le fait que les choses matérielles peuvent se présenter sous différentes apparences à des observateurs différents, ou au même observateur dans des conditions différentes, et que les caractéristiques de ces apparences sont jusqu'à un certain point déterminées causalement par les circonstances et l'observateur. Par exemple, on remarque qu'une pièce de monnaie qui semble circulaire d'un certain point de vue peut avoir l'air elliptique d'un autre ; ou qu'un bâton qui normalement apparaît droit a l'air tordu quand on le voit dans l'eau ; ou que pour les gens qui prennent des drogues telles que la mescaline, les choses ont l'air de changer de couleur. Les cas familiers d'images spéculaires, de vision double, et d'hallucinations complètes, comme les mirages, fournissent des exemples supplémentaires. Ce n'est pas non plus une particularité des apparences visuelles. La même chose a lieu avec les autres sens, ce qui inclut le toucher. On peut montrer, par exemple, que le goût qu'une chose a l'air d'avoir (*appears to have*) peut varier en fonction de l'état du palais ; ou qu'un liquide aura l'air d'avoir (*will seem to have*) une température différente selon que la main qui la sent est elle-même chaude ou froide ; ou qu'une pièce de monnaie a l'air plus grande (*seems larger*) quand elle est placée sur la langue que lorsqu'elle est tenue dans la paume de la main ; ou, pour prendre un cas d'hallucination complète, que des gens qui ont des membres amputés peuvent continuer à les trouver douloureux.

Prenons le cas du bâton réfracté dans l'eau, et regardons ce que l'on peut en inférer. Pour le moment on présuppose que le bâton ne change pas réellement de forme lorsqu'il est immergé dans l'eau. Je discuterai plus tard le sens et la validité de cette présupposition. Il s'ensuit alors qu'au moins une des apparences visuelles du bâton est trompeuse (*delusive*) ; car il ne peut pas être à la fois tordu et droit. Néanmoins, même dans le cas où ce que l'on voit n'est pas la qualité réelle d'une chose matérielle, on suppose qu'on est toujours en train de voir quelque chose, et qu'il est utile de donner à ce quelque chose un nom. Et c'est dans ce but que les philosophes ont recours au terme « donnée sensible » (*sense-datum*). En utilisant ce terme ils sont capables de donner une réponse, qui leur semble satisfaisante, à la question : quel est l'objet dont nous sommes directement conscients, dans la perception, s'il ne fait pas partie d'une chose matérielle quelle qu'elle soit ? [...]

En premier lieu on insiste sur le fait qu'il n'y a pas de différences intrinsèques en genre entre ces perceptions qui sont véridiques dans leur présentation des choses matérielles et celles qui sont trompeuses. Quand je regarde un bâton droit, qui est réfracté dans l'eau et qui par conséquent apparaît tordu, mon expérience est qualitativement la même que si je regardais un bâton qui est réellement tordu. Quand, après avoir mis des lunettes vertes, les murs blancs de ma chambre m'apparaissent verts, mon expérience est qualitativement la même que si je percevais des murs réellement verts.

Alfred Ayer, *Les fondements de la connaissance empirique*, 1940, chapitre 1 « L'argument de l'illusion », p.3-6 (ma traduction).

TEXTE 2 AYER :

On a déjà montré que la distinction entre caractéristiques réelles et caractéristiques apparentes des choses matérielles n'appartient pas au domaine des données sensibles (*sense-data*) considérées en elles-mêmes. Il n'y a rien dans la donnée sensible, considérée en elle-même, qui puisse nous permettre de décider si celle-ci présente ou non la chose matérielle telle qu'elle est réellement. Supposons que quelqu'un fasse l'expérience de percevoir une pièce ronde qui a l'air elliptique, ou de percevoir une fleur rouge qui a l'air violette. [...] Cette pièce-là, qui a l'air elliptique, peut-être ronde en réalité ; et cette fleur-là, qui a l'air violette, peut être rouge en réalité ; mais il n'est pas impossible qu'une chose qui a l'air elliptique soit réellement elliptique, ou qu'une chose qui a l'air violette soit réellement violette. [...] Mais si cette distinction [entre caractéristiques réelles et caractéristiques apparentes des choses matérielles] ne repose pas sur une différence dans les qualités intrinsèques des données sensibles, alors elle doit reposer sur une différence dans les relations qu'elles entretiennent entre elles. [...]

Je pense [...] que les données sensibles qui doivent être privilégiées sont celles sur lesquelles on peut le plus compter parmi les membres du groupe auquel elles appartiennent, au sens où ce sont elles qui ont la plus grande valeur en tant que sources de prédiction. [...] Ainsi, pour prendre un exemple négatif, l'usage de lunettes noires est considéré comme un médium déformant vis-à-vis des couleurs, parce que la donnée sensible de couleur dans ces conditions a une valeur prédictive minimale ; en effet si l'on voit un objet pour la première fois et à travers des lunettes noires, on ne peut pas du tout prédire sous quelle nuance de couleur il apparaîtra une fois les lunettes enlevées.

Alfred Ayer, *Les fondements de la connaissance empirique*, 1940, chapitre 5 « La constitution des choses matérielles », section 25 « Apparence et réalité », p.265-268 (ma traduction).

TEXTE 1 AUSTIN :

D'abord prenons le cas familier du bâton tordu dans l'eau. De ce cas, Ayer dit : a) que puisque le bâton a l'air tordu (*looks bent*), mais est en fait droit (*is straight*), « l'une au moins des apparences visuelles (*visual appearances*) du bâton est trompeuse (*deceptive*) », et b) que « ce que nous voyons [directement en tout cas] n'est pas une qualité réelle d'une chose matérielle »¹. Eh bien alors, le bâton semble-t-il d'emblée tordu (*does the stick 'look bent'*) ? Je crois que nous pouvons admettre que c'est le cas. Nous n'avons pas de meilleure façon de le décrire, mais évidemment il ne ressemble pas *exactement* à un bâton tordu (*it does not look exactly like a bent stick*), c'est-à-dire à un bâton tordu qui n'est pas dans l'eau – tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il ressemble plutôt à un bâton tordu, qui est partiellement immergé *dans* l'eau. Nous ne pouvons pas, après tout, nous empêcher de voir l'eau dans laquelle le bâton se trouve immergé. Qu'est-ce donc qui est censé être trompeur (*deceptive*) dans ce cas ? Qu'y a-t-il d'incorrect, qu'y a-t-il de surprenant, même si peu que ce soit, dans l'idée qu'un bâton peut être droit tout en paraissant tordu (*looking bent*) de temps à autre ? Y a-t-il des gens pour supposer que, si une chose est droite (*is straight*), elle doit toujours en avoir l'air en tout temps et en toutes circonstances (*it has to look straight at all times*) ? Personne évidemment, ne supposerait sérieusement une chose pareille.

Alors, où donc est l'embarras dans lequel nous sommes censés nous trouver ici ? Où est la difficulté ? Car, après tout, on [Ayer] a suggéré qu'une telle difficulté existe, une difficulté qui, par ailleurs, réclame une solution assez radicale, c'est-à-dire l'introduction des données sensibles (*sense-data*). Mais quel est le problème que nous sommes invités à résoudre de cette façon. Eh bien, on nous dit que dans ce cas-là nous voyons *quelque chose* ; et, ce quelque chose, qu'est-il « s'il n'est pas une partie d'une chose matérielle » ? Mais cette question est parfaitement délirante. La partie rectiligne du bâton, la partie qui n'est pas sous l'eau, on peut présumer qu'elle est une partie d'une chose matérielle. Ne le voyons-nous donc pas ? Et qu'en est-il de la partie qui est *sous* l'eau ? Nous la voyons aussi. Si l'on veut, nous pouvons voir l'eau elle-même. En fait, ce que nous voyons, c'est *un bâton partiellement immergé dans l'eau*, et il est vraiment extraordinaire que ceci puisse être mis en question – qu'une question puisse être posée au sujet de *ce que* nous voyons – puisque ceci est, après tout, simplement la description de la situation dont nous sommes partis. C'est-à-dire qu'on était d'accord, dès le commencement de l'argument, pour dire qu'on regardait un bâton, « une chose matérielle », dont une partie était sous l'eau.

Si, pour prendre un cas un peu différent, une église était camouflée avec ruse pour ressembler à une grange, comment pourrait-on sérieusement poser une question à propos de ce qu'on voit lorsqu'on la regarde ? Nous voyons, bien entendu, une *église* qui maintenant ressemble à une *grange* (*a church that now looks like a barn*). Nous ne voyons ni une grange immatérielle, ni une église immatérielle, ni quoi que ce soit d'immatériel. Et qu'est-ce qui, dans ce cas, pourrait sérieusement nous inciter à dire que nous le faisons ? Notez, en passant, que dans la description que Ayer donne du cas du bâton dans l'eau, qui est censée être antérieure à la dérivation de conclusions philosophiques, l'expression importante « apparences visuelles » a déjà été introduit, et il sera, bien entendu, suggéré, finalement que *tout* ce que nous voyons, lorsque nous voyons, c'est une apparence visuelle (quelle qu'elle soit).

John Langshaw Austin (1911-1960), *Sense and Sensibilia (Le langage de la perception)*, 1962, chap. 3.

¹ Alfred Ayer, *Les fondements de la connaissance empirique*, 1940, p.3-4.

TEXTE 2 AUSTIN :

Il faut affronter une autre difficulté générale lorsqu'on évalue la force de cet argument [de l'illusion], difficulté sur laquelle nous avons glissé jusqu'ici (imitant en cela les auteurs des textes que nous discutons). La question que Ayer nous invite à considérer, c'est la question de savoir si deux classes de « perceptions », la véridique et la trompeuse (*the veridical and the delusive*), sont ou non « qualitativement différentes », « intrinsèquement différentes en genre » (*intrinsically different in kind*) ; mais comment sommes-nous censés commencer seulement l'examen de pareille question, alors qu'on ne nous dit pas ce qu'est « une perception » ? En particulier combien de circonstances caractérisant une situation et mentionnées ordinairement pour décrire celle-ci, faut-il inclure dans la perception ? Par exemple, pour revenir au cas du bâton dans l'eau : c'est un aspect de ce cas qu'une partie du bâton est sous l'eau et que l'eau, évidemment, n'est pas invisible ; est-ce que l'eau, dès lors, fait partie de la perception ? Il est difficile de concevoir aucune base permettant de le nier ; mais si elle en fait partie, il s'agit assurément là d'un aspect parfaitement clair sur lequel « la perception » en cause diffère de, et est discernable de la « perception » que nous avons lorsque nous regardons un bâton tordu qui *n'est pas* dans l'eau.

Il y a peut-être un sens où la présence ou l'absence de l'eau n'est pas la *chose principale* dans ce cas – on présume, en effet, que nous nous interrogeons en premier lieu sur le bâton. Mais, en fait, comme une grande quantité de recherches psychologiques l'a montré, la discrimination entre une chose et une autre dépend fréquemment de telles circonstances concomitantes, plus ou moins étrangères à la *chose principale*, même lorsqu'on ne les a pas consciemment enregistrées. Comme je l'ai dit, on ne nous informe pas sur ce qu'est la « perception ». Or une explication défendable, si une telle explication nous était offerte, pourrait-elle exclure totalement toutes ces circonstances concomitantes *hautement* significatives ? Et si elles étaient exclues – d'une manière plus ou moins arbitraire – quel intérêt ou importance s'attacheraient encore à la thèse selon laquelle les perceptions « trompeuses » et « véridiques » sont mutuellement indiscernables ? Inévitablement, si vous écartez les aspects sous lesquels A et B diffèrent, vous devez vous attendre à vous retrouver en présence des aspects sous lesquels ils sont semblables.

John Langshaw Austin (1911-1960), *Sense and Sensibilia (Le langage de la perception)*, 1962, chap. 5.